

## Maryam Goormaghtigh, une caméra pour explorer l'amitié et les racines

La jeune réalisatrice d'origine belge et iranienne, qui a tourné quasiment seule, a financé son film hors des circuits officiels.

LE MONDE | 12.07.2017 à 09h04 | Par Jacques Mandelbaum ([journaliste/jacques-mandelbaum/](#))



« Avant la fin de l'été », film de Maryam Goormaghtigh. SHELLAC DISTRIBUTION

Durant la conversation, à trois ou quatre reprises, sur ce ton sans appel de qui connaît la musique, elle dit : « Ça, évidemment, vous ne l'écrivez pas. » Il y a donc, chez cette jeune femme de trente-cinq ans qui signe un premier long-métrage si libre, spontané et insouciant, une disposition à la maîtrise, à la variation savamment dosée des confidences et des informations, à la distillation parfaite des éléments communicables et des choses qu'il convient, pour le bien du film, de ne pas dévoiler. Ne nous faisons pas, pour autant, plus naïfs que nous ne le sommes. On sait bien que le cinéma est un art impur, une illusion concertée, une manière, au mieux, de chercher la vérité en recourant à de constants arrangements avec la réalité, parfois à des mensonges nécessaires.

Maryam Goormaghtigh, séduisante jeune femme brune au prénom iranien et au nom flamand, était programmée pour composer avec cette impureté du monde, pour en pénétrer les codes avec aisance. Sa mère est une anthropologue iranienne tombée précocement amoureuse de la culture et de la langue française. Son père un sinologue franco-belge, ethnomusicologue, spécialiste du qin, la cithare chinoise. Marié jeune, le couple s'installe en Suisse, où enseigne Georges Goormaghtigh et où naît Maryam. Dotée de rien moins que trois nationalités (elle est alors suisse, belge et française) et sous l'influence de deux pôles culturels omniprésents – « *le bureau de ma mère, c'était l'Iran, celui de mon père, c'était la Chine* », confie-t-elle –, la jeune femme, curieuse depuis toujours de cet idiome universel qu'est le cinéma, se forme à l'Institut supérieur des arts (Insas) de Bruxelles, avant de s'installer en France, où elle vit depuis dix ans.

### Un concours de circonstances

Le film *Avant la fin de l'été* (Festival de Cannes 2017), tel qu'en parle son auteure, semble naître de trois causes conjuguées. La première est sa reconquête, depuis six ans, de la culture et de la langue iranienne, son désir de creuser cette part d'elle-même et de découvrir un pays où elle séjourne désormais régulièrement. La seconde, intimement liée à la première, est la rencontre fortuite à Pigalle (Paris 17<sup>e</sup>), « *au bar Le Cyrano, un soir de neige* », des trois étudiants iraniens qui vont devenir ses personnages. L'amitié naît rapidement de cette rencontre et l'envie de la filmer est immédiate. « *Notre amitié, qui est très forte, s'est construite d'emblée sur un projet de film à définir. Dès le début, j'ai amené une caméra avec moi sans trop leur demander leur avis, et ils se sont pris au jeu. Ça a duré quelques années avant que nous franchissions le pas.* » Troisième cause, enfin,

son tempérament trempé qui l'a poussée à claquer la porte de l'Insas en dernière année (« *Ils ne voulaient pas de comédie comme film de fin d'études !* ») et à se lancer seule, à corps perdu mais en amitié, dans ce film échevelé et partageur.

Echouant à faire financer ce projet trop insolite pour convaincre les organismes officiels, elle trouve à Genève un avocat iranien qui met la main à la poche pour les dépenses courantes après qu'une liste précise du prix des péages, des campings et des lessives l'ait convaincu, outre son originalité, du sérieux de l'entreprise. Elle loue un vieux monospace, choisit les étapes du film (du Forez à l'Hérault), se charge de réserver les campings, de tenir toute la logistique avec une copine qui suit pour convoier le matériel, convainc deux amies musiciennes de jouer le rôle des deux filles musiciennes, opère seule sur le tournage (Canon C100 et micros HF obtenus gratuitement par le comédien Ashkan), donne les directions de scènes improvisées récapitulant des années de discussions et de connivence, sachant que le scénario proprement dit « *tient sur quelques Post-it* ». Deux semaines de ce régime – sans parler du détail qu'elle soit seule face à trois garçons, gentils mais quand même – la lamente. Le résultat est formidable, rendu possible par une expérience qui ressemble à ce que Maryam Goormaghtigh dit de l'Iran, « *pays où rien n'est permis mais où tout est possible* ».